Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

12 | 2013

Présent (2)

Présentation

Paule Petitier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/358>

DOI : 10.4000/elh.358

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2013

Pagination : 117-118

ISBN : 978-2-35698-065-6

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Paule Petitier, « Présentation », *Écrire l'histoire* [En ligne], 12 | 2013, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/358> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.358>

Tous droits réservés

Présentation

L'HISTORIEN NE SERAIT-IL PAS TOUJOURS MENACÉ de glisser de la reconstitution des faits à la conviction que leur déroulement était nécessaire, puis de se convaincre subrepticement que cet enchaînement inéluctable contenait un sens? Aux beaux temps de l'histoire récit, l'historien a souvent été le chantre de la « force des choses », de la fatalité¹, et sur cette pente il a pu devenir l'avocat du droit du plus fort et l'apologiste d'un présent à accepter tel quel dans la mesure où il résultait de la seule évolution possible et pensable². À l'ailleurs spatial, domaine du comparatisme anthropologique émancipateur, nous apprenant le relativisme et la déconstruction des valeurs de l'ici, s'opposerait ainsi l'ailleurs temporel tel que l'ont construit notamment les histoires nationales au XIX^e siècle, un ailleurs fait pour rassurer l'ici et légitimer les identités

communautaires. L'uchronie, genre qui explore ce que l'histoire aurait pu être si quelques-unes de ses données avaient été modifiées, s'attache, selon l'expression frappante de Sylvie Kandé, à « libérer le temps des crocs de l'histoire³ ». Si le présent est bien le résultat de ce qui le précède, l'uchronie rappelle qu'il ne représente qu'un possible réalisé parmi un faisceau d'autres éventualités dont les chances d'advenir n'étaient pas forcément moindres au moment où le passé était encore du présent en marche.

L'uchronie ne témoigne donc pas seulement de la séduction actuelle de la fiction, du virtuel ou du pseudo, annexant jusqu'à la matière qui lui paraît la plus étrangère, le récit historique. Elle constitue aussi, comme le montrent les trois articles composant la deuxième livraison de notre dossier, l'un des procé-

Paule Petitier, Univ Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité, CÉRILAC-Littérature et civilisation du XIX^e siècle, EA 4410.

1. À l'instar des historiens libéraux français de la Restauration Thiers et Mignet, qui s'attachaient à montrer dans la Révolution française un enchaînement d'événements absolument nécessaire.
2. Comme Edgar Quinet le reproche aux historiens de la première moitié du XIX^e siècle dans « Philosophie de l'Histoire de France » (1855).
3. *Infra*, p. 146.

dés par lesquels l'histoire d'aujourd'hui ménage au sein de son avancée une déconstruction féconde et se donne des garde-fous pour éviter de se figer dans une fonction identitaire et justificative. L'uchronie implique en effet un rapport à l'histoire indissociablement critique, ludique et créatif – combinaison de traits plus acceptable aujourd'hui pour une approche critique que la contestation combative.

Dans la fiction comme dans le débat la perspective contrefactuelle engage un rapport de collaboration entre celui qui détient le savoir et son public. Les historiens Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou se sont prêtés, lors d'une rencontre avec des amateurs d'histoire, à une discussion fondée sur une hypothèse uchronique. Les participants étaient invités à dire comment le développement de l'Afrique aurait été infléchi par l'absence de traite atlantique. Le compte rendu du débat manifeste l'efficacité d'une telle démarche pour secouer quelques idées reçues, faire apparaître l'imbrication des facteurs de différents ordres, susciter le questionnement éthique, et surtout peut-être mettre en évidence les diverses échelles auxquelles prennent sens, différemment, les faits historiques (longue durée, échelle mondiale, moyen terme, échelle locale...). Interaction aussi dans les romans uchroniques : le lecteur s'y engage à un jeu de pistes pour saisir les distorsions de l'histoire et repérer les éléments factuels modifiés par l'auteur. *Rêves de gloire*, analysé ici par Simon Bréan, offre un travail de retouches particulièrement sophistiqué de la guerre d'Algérie : elle se serait conclue par la consti-

tution d'une enclave algéroise autonome. L'absence de radicalisation du conflit, son règlement par une forme de compromis constituent ici la proposition uchronique majeure. La transformation concerne en effet, dans ce roman de Roland C. Wagner, non seulement la chaîne des faits attestée par les historiens mais aussi le type d'approche de cette histoire. Substituant largement l'histoire culturelle à l'histoire politique, Wagner introduit un facteur d'*étrangeté* supplémentaire dans son tableau des tensions et des métissages du monde postcolonial. Il oppose implicitement à la représentation états-unienne du « choc des civilisations » celle d'une hybridation harmonieuse entre les cultures d'Orient et d'Occident.

À la lumière de l'uchronie le passé redevient matière vivante et ceux à qui on le raconte sortent de la position de *patients*. L'inventivité uchronique, parente en cela de genres beaucoup plus anciens comme l'épopée ou l'utopie, est précieuse parce qu'elle restitue aux enfants de l'Histoire la capacité de « créer de nouveaux mondes », de s'inscrire dans la perspective d'un avenir à faire. Sylvie Kandé, elle-même auteur d'une fiction uchronique, *La Quête infinie de l'autre rive*, évoque ici la bibliothèque contrefactuelle de l'Afrique, trop méconnue, d'autant plus nécessaire peut-être que, si l'on reprend les analyses du politiste Ronald Walters, « ce qui a été enlevé » aux Africains, c'est d'être « les maîtres de leur propre destinée à égalité avec les autres peuples, [c'est] la capacité de créer de nouvelles situations personnelles, et même de nouveaux mondes correspondant à leur imagination⁴ ».

4. Cité *infra* par Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou, p. 123.